

INTRODUCTION :

LA FASCINATION MARCO POLO

Pourquoi Marco Polo, ce voyageur vénitien resté quelque dix-sept ans à la cour du grand-khan Qubilai en Chine, fascine-t-il toujours autant, comme en témoigne l'abondance de livres et de biographies sur l'une des rares figures universelles du Moyen Âge, connue de tous ? Cette fascination est d'autant plus remarquable qu'on ne sait que très peu de chose de la vie de Marco Polo, et tout ce que l'on sait se résume, à quelques exceptions près, à ce que Marco nous a raconté de lui-même dans un livre, le *Devisement du monde*. L'histoire se résume en quelques lignes. Vers 1260, deux frères vénitiens, Niccolò et Maffeo, partirent de Constantinople pour traverser la mer Noire et se rendre au port de Soudak, dans la Crimée d'aujourd'hui, faire des affaires. Mais arrivés sur place, les deux frères décidèrent d'aller encore plus loin, et ils entrèrent en contact avec un nouveau pouvoir : celui de la Horde d'or. En effet, au cours de la première moitié du XIII^e siècle, un nouvel empire était apparu, à certains égards le plus grand empire qui ait jamais existé, l'Empire mongol, ce que les Occidentaux de l'époque appelaient « l'empire des Tartares ». Les armées de Gengis Khan et de ses descendants, parties des steppes mongoles, avaient réussi à conquérir une large partie de la Chine, l'Asie centrale, la Perse, les terres russes. En 1241, elles avaient attaqué l'Europe, s'étaient avancées jusqu'aux rives de l'Adriatique avant

de battre en retraite et d'installer leurs bases entre l'embouchure du Danube et la Volga. En 1258, une autre armée mongole avait pris et mis à sac Bagdad, exterminant la lignée des califes. Mais cet empire était trop grand pour rester uni : dès 1260, il avait éclaté en plusieurs ensembles apparentés mais concurrents, la Horde d'or sur la Volga, les il-khans de Perse et le pouvoir du grand-khan Qubilai, qui régnait sur la Chine.

Niccolò et Maffeo arrivèrent donc à la cour du khan de la Horde d'or, Berke. Mais sur place, ils se rendirent compte, d'après le *Devisement*, que les guerres entre Mongols leur avaient coupé le chemin du retour. Ils décidèrent par conséquent de partir à l'aventure jusqu'au cœur de l'Asie centrale, à Boukhara. Là, ils rencontrèrent un émissaire du grand-khan qui était de passage : ce messager les emmena avec lui jusqu'en Chine, à la rencontre de Qubilai, le « grand seigneur des Tartares ». Les deux frères décrivirent le monde dont ils étaient originaires au grand-khan, qui en resta fasciné. Qubilai décida de les renvoyer en ambassade en Occident accompagnés d'un de ses « barons », avec pour mission particulière de se rendre auprès du pape : les deux frères avaient aussi fait l'apologie de la foi chrétienne, et le grand-khan leur aurait demandé de revenir avec des docteurs de la foi et avec de l'huile sainte de la lampe brûlant au-dessus du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Les deux frères finirent par réapparaître en Terre sainte dans le port d'Acre, aux mains des Croisés, en 1269, tout seuls (le baron mongol était tombé malade en cours de route et avait dû rebrousser chemin). Ils rencontrèrent sur place le légat pontifical, mais apprirent que le siège romain était vacant : le pape précédent était mort, et aucun successeur n'avait encore été élu. Ils décidèrent alors de rentrer à Venise et d'attendre de voir ce qui se passerait. Niccolò put ainsi faire la connaissance de son fils de quinze ans, qu'il n'avait jamais vu (il avait laissé au moment de partir sa femme enceinte, morte entre-temps) : ce fils, c'est Marco, notre voyageur.

Comme il n'y avait toujours pas de pape, les deux frères repartirent en 1271, et ils décidèrent d'emmener Marco avec eux. Arrivés à Acre, ils rencontrèrent un personnage de premier plan, nommé Tedaldo Visconti, passèrent à Jérusalem prendre l'huile sainte, revinrent auprès de Tedaldo qui leur remit une lettre pour le grand-khan, et se mirent en route. Mais à peine partis, ils furent rappelés : Tedaldo Visconti

venait d'apprendre qu'il avait été nommé pape dans un concile tenu en Italie, à Viterbe – il avait pris comme nom de pontificat celui de Grégoire X. Le nouveau pape remit donc des documents d'ambassade officiels aux deux frères, et désigna deux dominicains, Guillaume de Tripoli et Nicolas de Vicence, pour les accompagner. Mais une nouvelle fois, les Vénitiens durent faire route tout seuls : les deux dominicains, découragés par les dangers du voyage et par la menace des armées du sultan d'Égypte, Baïbars, abandonnèrent la tâche dès la sortie de Terre sainte. Il ne resta plus à Niccolò, Maffeo et Marco qu'à faire trois ans et demi de voyage pour revenir auprès de Qubilai, sans les prédicateurs demandés. Celui-ci se réjouit néanmoins grandement de leur retour. Dès la première réception, le grand-khan remarqua le jeune homme, et demanda qui il était : « Seigneur, il est mon fils et votre homme » déclara Niccolò. Qubilai prit Marco à son service et ne tarda pas à l'envoyer en mission. Il fut plus que satisfait du résultat, constatant que Marco avait un talent inné pour observer et raconter en détail ce qu'il avait vu. Marco resta donc dix-sept ans au service du grand-khan, tout comme son père et son oncle. Les trois Vénitiens n'abandonnèrent cependant jamais l'espoir de rentrer chez eux, même si toutes leurs demandes de partir furent refusées par Qubilai. L'occasion se présenta un jour : une ambassade envoyée par l'il-khan de Perse Arghun pour demander à son parent Qubilai une épouse devait repartir par mer avec à son bord la princesse Kökechin, sélectionnée par le grand-khan. Les ambassadeurs demandèrent de laisser les trois Vénitiens repartir avec eux pour les aider dans cette navigation, et Qubilai dut céder à contrecœur. Ce fut un long périple à travers la mer de Chine et l'océan Indien, de plus de deux ans, au cours duquel la plus grande partie de l'équipage mourut. Néanmoins les trois Vénitiens arrivèrent en Perse, remirent la princesse Kökechin au prince Ghazan, qui avait succédé à Arghun mort entre-temps, et rentrèrent à Venise en passant par Trébizonde, Constantinople et la Grèce. Ils étaient de retour chez eux en 1295.

Malheureusement pour lui, heureusement pour nous, Marco ne put guère profiter de ce temps de repos après un long périple. Il était revenu au milieu d'une nouvelle guerre entre Venise et Gênes pour le contrôle du commerce méditerranéen. Il dut faire son devoir de citoyen,

et fut fait prisonnier. Enfermé dans la prison de Gênes, il y rencontra un codétenu, un auteur de romans de chevalerie nommé Rustichello, originaire de la ville de Pise, elle aussi en guerre contre Gênes. Marco se mit à raconter ses aventures à Rustichello qui les mit par écrit. Ensemble, ils composèrent une vaste description du monde, appuyée sur les connaissances du Vénitien, le *Devisement du monde* (autrement dit, en français contemporain, la *Description du monde*), rédigé en 1298. Marco était allé là où aucun Européen n'avait abordé jusque-là, en Chine, en Inde : il fit découvrir ces mondes à ses lecteurs, et le succès du *Devisement* fut immédiat. Signe de ce succès, à une époque où l'imprimerie n'existait pas pour figer une version définitive de l'œuvre, le texte fut rapidement traduit et réécrit en différentes langues, sous des formes diverses, chacun sélectionnant ce qui lui convenait et remaniant le texte à sa guise, tant et si bien qu'il est impossible de savoir aujourd'hui quel fut exactement le texte original rédigé par Marco et Rustichello. La version la plus proche de l'original semble être une version en français, conservée à la Bibliothèque nationale, mais un français très italianisé, rempli d'erreurs grammaticales. Le français était la langue des romans de chevalerie, celle dans laquelle il fallait écrire son texte si on voulait le faire lire par un public princier (ce n'est que quelques années plus tard que le florentin des humanistes commencerait vraiment à se diffuser en Italie). Le *Devisement du monde* fut donc sans doute rédigé en français, et cette version hybride entre français et italien, apparemment copiée vers 1310, sans être la rédaction originale, doit en être la version la plus proche.

Le texte ne tarda pas à circuler dans un français plus conventionnel, en vénitien, en toscan, chaque version avec ses variantes. Mais surtout, un frère dominicain, Francesco Pipino, se chargea de traduire à la demande de ses supérieurs le texte en latin, c'est-à-dire dans la langue de l'Église et de la théologie, la seule langue scientifique et philosophique en mesure d'unir l'Europe d'alors. Cette version, sans doute traduite à partir de la version vénitienne du *Devisement*, fut la plus lue ; ce fut celle dont Christophe Colomb, un peu moins de deux siècles plus tard, fit l'acquisition. Mais on pourra encore citer des versions allemande, tchèque ou gaélique, de l'ouvrage. Marco lui-même semble avoir remanié son texte. Les érudits ont retrouvé en 1932 un manuscrit latin tout à fait

original à Tolède, que nous aurons fréquemment l'occasion de citer (on parle aussi parfois de manuscrit Z en raison du nom d'un des propriétaires fameux du manuscrit, le cardinal Zelada). Le texte est remanié et comporte de nombreux ajouts qui ne peuvent avoir été faits que par quelqu'un qui connaissait la Chine. Enfin, Marco eut bien entendu les honneurs de l'imprimerie : le Vénitien Giovanni Battista Ramusio édita en 1559 une version italienne du *Devisement* dans son recueil de textes de voyages, version elle aussi essentielle, parce qu'elle compte nombre d'ajouts originaux, qui se recoupent avec ceux du manuscrit de Tolède. Ramusio utilisa un texte perdu depuis, qui appartenait à la famille Ghisi. Il a donc aussi existé une ligne de manuscrits, plus marginale, correspondant à une version amplifiée du *Devisement*, qui souvent nous donne des informations importantes. Il faut ainsi avoir présent à l'esprit qu'il n'existe pas un texte officiel du *Devisement*, mais plusieurs variantes, chacune avec ses interprétations et ses biais, qu'il faut comparer.

Et une fois qu'on a dit cela, et qu'on a dit qu'on possède le testament de Marco, qui put finalement rentrer finir ses jours en paix, au milieu des siens, et qui mourut après avoir fait rédiger ses dernières volontés le 9 janvier 1324, on a fait le point sur ce qu'on sait du Vénitien. Bien sûr, il est possible d'entrer dans les détails, et la bibliographie sur le sujet est infinie. Chaque époque s'est emparée de la figure de Marco Polo et l'a interprétée à sa manière, tant et si bien que se demander ce qui peut justifier une nouvelle biographie du célèbre voyageur est une figure imposée de chaque introduction, alors que tant d'ouvrages ont été écrits sur le sujet, que les faits sont établis (sauf un certain nombre de points qui sont de toute manière insolubles), et qu'il ne semble rester de place que pour des études érudites portant sur tel ou tel point particulier. Chacun sait même qu'une mode hypercritique a mis en doute la réalité du voyage, même si l'on aura l'occasion tout au cours de l'ouvrage de montrer qu'il faut la mettre de côté. Toutefois cette remise en cause s'appuyait sur un point fort : le *Devisement* n'est pas un récit de voyage, mais un texte de littérature, une œuvre de divertissement et d'instruction faite à partir d'une expérience réelle, transposée dans l'univers chevaleresque. On comprend au passage l'importance de Rustichello : il fallait un écrivain professionnel pour rédiger dans un français soutenu

ce qui est en fait un véritable ouvrage de littérature, et même une des grandes œuvres de la littérature universelle. Quant à l'objet véritable de l'ouvrage, il est de faire rêver sur l'ampleur du monde. C'est ce que disent les premières lignes du texte : il fallait écrire le *Devisement* car « depuis que notre Seigneur Dieu façonna de ses mains Adam, notre premier père, jusqu'à ce jour, il n'y eut Chrétien, ni Païen, ni Tartare, ni Indien, ni aucun homme d'aucune race qui ait connu et étudié autant de choses dans les diverses parties du monde, autant de grandes merveilles que ledit Marco en a étudié et connu ».

Le propre d'une grande figure historique est de rassembler en un destin individuel l'essentiel d'une époque, d'un temps, d'un lieu. Marco Polo rassemble tout cela, et plus encore. Il incarne un lieu très particulier, Venise, assurément encore aujourd'hui l'un des endroits les plus enchanteurs au monde. Et le seul nom du célèbre voyageur suffit à évoquer en arrière-plan la cité des doges avec son enchevêtrement si particulier d'îlots et de canaux entre terre et mer, entre le scintillement du soleil sur la lagune à la sortie du *Canal Grande* et les reflets dorés des mosaïques de la place Saint-Marc. Car si la Venise de Marco Polo, encore en train de se construire, était en fait très différente de l'image que l'on peut en avoir aujourd'hui, ce qui a traversé les siècles est l'héritage d'une entreprise humaine exceptionnelle, construisant dans un dédale de marécages et de marées un incroyable hybride entre Orient et Occident. Mais Marco Polo incarne aussi le voyage, la découverte. Le *Devisement* décrit l'Asie depuis la Perse jusqu'à Pékin, refondée et rebaptisée « Khanbaliq », la ville du khan, devenue capitale du pouvoir mongol. Le lecteur découvre la vie des steppes à l'époque des « Tartares », les merveilles de l'Inde, le monde chinois, et même le merveilleux Cipangu aux palais d'or, que les troupes mongoles tentèrent d'atteindre avant d'être annihilées par un vent divin qui sauva l'archipel mystérieux de la domination étrangère. La figure de Marco Polo évoque en retour celle de « Qoubilai caan », comme l'appelle Marco, autrement dit du grand Qubilai, le petit-fils de Gengis Khan qui régna sur la Chine, et dont le Vénitien fait le modèle même du grand empereur. Ainsi, la figure de Marco Polo prend une telle importance parce qu'elle réussit en fait à réunir, d'un bout à l'autre de l'Eurasie, deux aspects différents

d'un même temps historique. D'un côté, la fascination pour les lieux, Venise, Constantinople, Boukhara, la steppe mongole, la Cité interdite, les merveilles de l'Inde : le lieu incarné par Marco, c'est le monde. Mais de l'autre, le récit du Vénitien représente aussi l'ouverture d'un Occident médiéval en plein essor, dont les villes commencent à fleurir, à inventer de nouvelles formes de cultures : le temps de Marco, c'est celui de l'éclosion du monde moderne au sein du monde médiéval, grâce à la découverte de l'ampleur du monde.

Marco Polo est en effet une autre des grandes figures de ce XIII^e siècle qui fut aussi l'âge de saint François d'Assise, de Saint Louis, de saint Thomas d'Aquin (des contemporains du jeune Marco dans les deux derniers cas). Une étape historique essentielle, celle où démarre véritablement la construction de notre modernité, le siècle de la sortie de l'âge féodal, dans lequel les historiens ont vu l'entrée dans un âge urbain, celui des États, des universités et des marchands, se combine ainsi à travers le *Devisement du monde* avec l'aventure, l'exotisme, la fascination pour l'ailleurs – on serait presque tenté de dire ici que l'annonce de l'avènement d'une modernité triomphante se combine avec ce que certains auteurs, persuadés que l'essor occidental ne se doit qu'à son économie, à son savoir et à ses techniques, considèrent comme inessentiel, le côté fantastique d'un véritable *Livre des Merveilles*, autre titre avec lequel s'est diffusé l'œuvre de Marco Polo. Dans une telle perspective, les croisades, malgré leur charme oriental, ne peuvent plus être envisagées que comme une débauche inutile de violence, et les voyages médiévaux, une aventure sans grande conséquence parce que les hommes du Moyen Âge, même lorsqu'ils voyageaient si loin, ne savaient ni voir, ni écouter, incapables de se détacher d'une vision du monde fantastique que leur tradition leur imposait. Et pourtant l'aventure de Marco Polo ne prend tout son sens qu'au regard de cette histoire qui a mené les Européens, chevaliers francs, marchands vénitiens ou génois, vers l'Orient des croisades puis, au-delà, à l'incroyable aventure de la famille Polo jusqu'à l'autre bout du monde, en Chine – une aventure extrême, mais dont nous aurons l'occasion de voir qu'elle ne fut pas unique.

Or le travail d'un historien est justement, à travers le récit biographique, de saisir non seulement en quoi la figure d'un personnage historique

incarne son temps, mais encore quelle est la portée historique de cette expérience singulière, ce qu'elle a à transmettre à travers les siècles au lecteur qui vit dans un tout autre monde, et qui l'envisage à l'aune d'une suite d'expériences inédites, de préoccupations qui étaient inimaginables pour les générations précédentes. C'est la raison pour laquelle les biographies des grands personnages sont sans cesse réécrites, époque après époque, auteur après auteur, chacun apportant, à travers son propre vécu, l'expérience d'un temps nouveau, marqué par des manières inédites de lire le monde. En ce sens, les événements biographiques, les données, pour importantes qu'elles soient, parce qu'elles constituent la matière sur laquelle travailler, et que leur épaisseur fait la richesse d'un travail et la valeur d'une histoire, ne sont pas l'essentiel. Il ne sert à rien d'accumuler les détails, d'espérer pouvoir faire la psychologie d'un personnage du passé, de restituer son véritable moi ou de lire le secret de son âme – tâches à vrai dire déjà impossibles quand il s'agit de nous-mêmes. Écrire une biographie signifie plutôt étudier à travers une figure historique les représentations du monde, l'imaginaire, le langage, les comportements d'une époque – et en même temps, faire le pari de retrouver à travers l'écriture quelque chose d'un destin, d'un temps, que notre propre époque, à la lumière de son expérience singulière, est capable d'ajouter aux versions précédentes, élargissant ainsi sans cesse les horizons de la figure historique étudiée, laquelle, comme toute expérience humaine, a quelque chose d'infini.

Et nous sommes ici tout à la fois aidés et égarés par le fait que Marco Polo était un homme du Moyen Âge. En effet, lorsqu'un chroniqueur médiéval faisait le récit de la vie d'un personnage illustre, ce n'était justement pas dans l'illusion de restituer son caractère particulier, ses traits physiques, ce que les clercs du XIII^e siècle auraient défini comme l'accidentel. Il s'agissait au contraire de dégager un idéal type, de faire le portrait idéal d'une fonction, d'un rôle social : raconter la vie d'un roi signifiait montrer en quoi l'individu particulier avait su incarner l'image de roi idéal, à l'image de ces miniatures médiévales ou des sculptures des cathédrales, lesquelles, qu'elles représentent les rois de l'ancien Israël ou de la monarchie française, ne faisaient que reproduire l'image d'un roi symbolique, dont les signes servaient à identifier le roi